

de plus beau, de plus simplement touchant, de plus divinement sublime que ce tableau d'une humble sœur s'empressant, nuit et jour, autour du lit d'un malade avec beaucoup plus d'ardeur et avec beaucoup plus de bonheur qu'une mondaine ne s'empresse autour de la coupe de ses plaisirs !

Je traversais, il y a quelques années, l'une des salles de cet hôpital. Et à la vue d'une pauvre femme alitée et toute en larmes, je m'approchai et lui demandai ce qui la faisait pleurer. Vous souffrez donc beaucoup, lui dis-je ? — Oui, je souffre, me répondit-elle ; mais ce qui m'arrache des larmes, ce ne sont pas mes souffrances ; c'est autre chose. C'est la vue de cette jeune Sœur à qui hier j'étais absolument inconnue et qui cependant, depuis que je suis ici, ne cesse de me visiter, de se dévouer à moi, de me marquer l'intérêt le plus vif, de m'entourer des soins les plus tendres et les plus délicats. Comment pourrais-je retenir mes larmes ?

Et j'avoue que moi-même je m'éloignai de cette femme profondément ému : ému de la remarque si vraie que je venais d'entendre ; ému à la pensée des trésors de bonté, de compassion, de commisération, que recèle le cœur d'une hospitalière, et que ce cœur si bon déverse sans compter sur les plaies les plus abjectes et sur les êtres les plus malheureux.

Dieu seul sait le bien qui s'opère par de tels dévouements.

Aussi, pendant que ces humbles filles passent leur vie au chevet des pauvres, que leurs mains remuent la paillasse des malades, que leur tendresse essuie les larmes des miséreux ; pendant que, soucieuses du salut des âmes plus encore que de la santé des corps, elles font descendre en tant de consciences rebelles des rayons de foi, et des grâces d'amour, de piété et de repentir, les anges, messagers du ciel, contemplent le bien qu'elles font, supputent les prières auxquelles elles se livrent, enregistrent les actes de vertu qu'elles